

Jean Yves Collette

Gynécologue



Vertiges

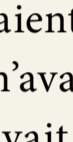
JEAN YVES COLLETTE ÉCRIVAIN

Jacques-Pierre Maygrier (1771-1835), *Examen, avec procédure de « compromis », dans laquelle le médecin se met à genoux mais ne peut regarder les organes génitaux* (illustration tirée d'un ouvrage publié à Paris, en 1822).

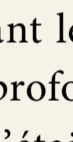
Source : National Library of Medicine, Bethesda MD, États-Unis.

Gynécologue

Deux jours après son mariage, enfermé dans son cabinet, le jeune gynécologue contemplant les pages de magazines illustrés montrant l'allégresse de femmes qui jouaient avec leur corps. Devant ces réjouissances, le disciple d'Hippocrate se masturbait, tantôt vivement, quand les images lui faisaient de l'effet, tantôt lentement, quand il tournait des pages dans l'attente de l'illustration qui le foudroierait dans son fauteuil. Il avait une queue de belle taille (humaine s'entend) qu'il traitait avec attention. Ses manipulations étaient savantes, modulées, variées, presque toujours à deux mains. Très tôt, encore bébé, il avait découvert qu'un plaisir inépuisable trouvait sa source entre ses jambes et, depuis, il n'avait jamais cessé de se frotter, de se presser, de se décalotter, de s'humecter et, dès que cela fut rendu possible par la nature, d'éjaculer. Après sa circoncision, décidé par sa bonne maman pour des raisons d'hygiène, un monde de sensations nouvelles l'a occupé. Son instrument l'appelait le jour comme la nuit. Ayant risqué le tout pour le tout au moment de l'adolescence et constatant qu'il ne devenait pas fou, qu'il n'avait pas le corps couvert de pustules, qu'il ne perdait pas la vue et que tous ces malheurs, annoncés au confessionnal comme dans le giron familial, n'étaient que des inventions catholiques romaines de la plus grande stupidité, il utilisait son sexe avec assiduité ; c'était son graal, c'était son ivresse, le bonheur de ses jours, la douceur même de son existence. Et, contrairement à ceux qui assument mal ce passage, son adolescence insouciant fut la plus belle période de sa vie. Il se souvient avec nostalgie du sentiment de puissance qui l'emplissait alors qu'il ne rebutait pas à gicler sur l'air (ou dans ses mains) trois ou quatre fois par jour, tous les jours. Quand les circonstances rendait la chose possible, il ne rebutait pas à se masturber en plein air. Porté par les secousses qu'il se donnait, il se rendait au collège ; pendant les cours, respirant l'odeur salée du sperme séché dans ses mains, il ne pensait qu'à recommencer ses palpitants exercices. Fatigué d'étudier, il retrouvait son énergie après une belle éjaculation (la rumeur voulant que l'on retrouve de l'énergie en en dépensant). Encore aujourd'hui, quoi que son rythme ait diminué, il ne cesse pas de profiter des bienfaits de son appareil génital, anticipant toujours avec autant de ferveur l'émission veloutée et le frémissement quasi électrique qui traverse ses muscles.



Pendant ce temps, le fils aimable et l'étudiant appliqué, sans trop s'en rendre compte, était devenu médecin avant de poursuivre sur lui ! À cette époque – à part une mère autoritaire et une tante moralisatrice (qui n'avaient pas de sexe, seulement de la bienséance) – il n'avait pas encore connu de femmes même s'il en avait déjà vu une multitude. Il regardait avec une grande avidité ses collègues étudiantes comme des spécimens animés sortis inopinément de ses catalogues tout en couleurs, mais il s'éloignait d'elles, effrayé de se entendre parler sans arrêt. À titre de savant, il se contentait sur la documentation imprimée fournie par l'université pour comprendre le fonctionnement du genre et sur les publications qu'il se procurait dans les kiosques à journaux pour s'instruire des poses et des mouvements de ces êtres. Il ne se rassasiait pas de la diversité dans la ressemblance et demeurait fasciné par les formes, les tailles, les positions et les emballages pileux de ses sujets de prédilection.

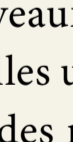


Le temps passait ; il fallait songer au lendemain, disait la maman du futur médecin. Sans trop consulter le principal intéressé – qui n'avait pas beaucoup de temps à consacrer aux frivolités – la mère du prochain grand spécialiste avait convenu, avec la mère de la future épouse, qu'il serait convenable de réunir leurs progénitures. Le jeune professionnel (appelé de toute évidence à un brillant avenir) pourrait unir sa destinée à cette jeune femme, elle aussi rejetée en son père absent et d'une mère intransigente, d'une irréprochable éducation, intelligente, belle, un peu névrosée, s'intéressant aux arts et à la culture – capable de rendre leur futur couple présentable en société – et à qui personne ne connaissait l'ombre d'une relation avec un quelconque mâle impur.

Après les études et avant le mariage, les conscrits de l'amour arrangé approfondirent leurs relations. Depuis des années, ils s'étaient aperçus à l'occasion de fêtes organisées par leurs parents. Désormais, ils devaient aller plus loin et tenter de se connaître davantage. Ils se virent presque chaque jour lors de dîners chez les uns ou les autres, mais toujours en présence d'autrui. Ils se faisaient des civilités, des « chère amie », des sourires et des « comme vous êtes galant », mais n'allèrent jamais plus loin, toutes ces semaines, qu'à échanger de chastes baisers sur les joues au moment de l'au-revoir.

Le futur gynécologue rentrait chez lui, s'enfermait dans sa chambre et terminait sa journée en beauté en consultant sa documentation scientifique ; jamais une seconde pendant les studieux exercices où son cœur battait à bon rythme, il n'imagina ni n'aperçut l'ombre de sa future épouse au milieu des femmes qui lui tenaient si bien compagnie.

Pour sa part, après ses ablutions, la future historienne de l'art confiait une prière à une quelconque divinité et – comme son éducation lui avait montrée à le faire – elle s'endormait, couchée sur le dos, les mains jointes par-dessus les couvertures. Elle non plus n'aperçut pas dans ses pensées ni dans ses rêves la moindre trace du bout du nez du moindre gynécologue.



Le mariage religieux fut célébré dans les semaines qui suivirent la fin des études du jeune médecin spécialiste. L'épousée, comme cela est normal dans les bonnes familles, abandonna ses études en histoire de l'art, étant entendu qu'elle devrait assister son savant mari en le débarrassant de tout ce qui pourrait le distraire de son intérêt professionnel. Elle devait notamment maintenir en bon état la maison bourgeoise que les familles avaient donné au jeune couple – ce qui devait suffire à occuper ses journées. Selon le modèle établi depuis des lustres, le grand spécialiste partirait tôt à son cabinet et reviendrait tard à la maison. Il serait très fatigué ; il se préoccuperait de l'état grave de l'une de ses patientes ; il devrait lire des publications scientifiques pour maintenir ses connaissances au niveau des plus récents travaux internationaux ; il préparerait une communication pour l'un des nombreux congrès mondiaux qui allaient se tenir au cours de l'année à proximité des plages ensoleillées de... Alors, l'épousée ferait tout en son pouvoir pour atténuer les préoccupations de son cher mari en répondant à ses besoins, en prévoyant ses attentes, en le satisfaisant – comme sa mère le lui avait indiqué à demi-mot, ou moins... enfin, assez peu pour qu'elle n'y comprenne rien. Mais de quoi, grands dieux ! cette « satisfaction » pourrait-elle bien être faite ? s'était-elle quelquefois rapidement demandé.

Les nombreuses occupations du jeune médecin en ce début de carrière et la nécessité pour l'épousée d'aménager une si grande maison les convainquirent de reporter leur voyage de nocces jusqu'au moment des prochaines vacances estivales. La journée des nocces fut conforme à ce que souhaitait les familles respectives, qui se félicitaient sans l'ébruiter de la docilité de leurs descendances. Quand les personnes plus âgées et ceux qui habitaient dans d'autres villes quittèrent la fête, certains, plus jeunes surtout, dont le mari et ses nouveaux collègues « docteurs », se noyèrent dans les bulles un peu moins sagement ; ils se laissèrent aller à des raccourcis langagiers et à des grivoiseries disons... médicales. L'épousée, qui demeurait stupéfaite dans son fauteuil, n'avait jamais entendu ni vu ça de toute sa vie et n'aurait jamais pu, s'il avait fallu, en imaginer le quart.



Dans la chambre nuptiale, un premier désaccord survint quand l'épousée rejeta l'idée de se montrer toute nue – contrairement au docteur, qui s'exhibait déjà avec une certaine incohérence, le sexe à la main. Si le spécialiste ne savait pas trop ce qu'il devait faire en la circonstance, ce n'était pas tellement qu'il avait bu, c'était que l'épousée n'était pas comme dans le catalogue des poses qu'il connaissait si bien. Pour sa part, devant cette exposition, la mariée ne savait pas à quoi s'attendre ni que faire de cette saillie.

Le néophyte de la gynécologie voulut travailler son sujet, mais ne sut pas vraiment comment l'extraire de sous les couvertures du lit où elle s'était dissimulée. Toutes ses connaissances livresques réunies ne lui permirent pas de transformer ses informations en deux dimensions en une figure en trois dimensions. Faute de mieux, c'est l'animal sans cervelle en lui qui agita sa queue et qui l'enfonça dans la nuit. Beaucoup de turbulence, presque une bataille, un cri, quelques raides mouvements essoufflés, d'autres gémissements... furent les prémices d'un grognement plus impressionnant – et la fin de cet événement.

C'est à peu près ainsi que se produisit le viol de la mariée. La nuit s'acheva par la fatigue planétaire du mâle et le désarroi silencieux mais non moins universel de la femelle. C'est à cette douce occasion que l'épousée découvrit, mais sans le comprendre encore, ce que pouvait être la « satisfaction » de l'époux.



Une semaine après leur mariage, ils engagèrent une procédure de divorce.

Gynécologue,

de Jean Yves Collette (1946-),

est l'édition princeps de ce récit

dont l'écriture a été amorcée en 2019

et achevée en 2022.

ISBN : 978-2-89816-572-6

© Jean Yves Collette, 2022

– 1573^e lecturriel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

Lecturiels

www.lecturiels.org